



# Lunes bleues

LOUISE LACOURSIÈRE

# Lunes bleues

LOUISE LACOURSIÈRE

Roman

Libre  Expression  
Une compagnie de Quebecor Media

À Gabrielle et à Wilfrid

UN AIR DE FLÛTE DE CARLOS NAKAI fit sursauter Sophie. Plutôt que de l'égayer, ce matin, la mélodie amérindienne l'irrita. Elle saisit le cellulaire attaché à sa ceinture.

— Marlène ? Attends, attends, je te comprends mal ! Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Tu n'as plus de voix ? Bon, on te confiera une autre tâche... Un petit instant, je prends l'autre appel et je te reviens... Marie-Lou ? Oui, promis, je me libère, on lunche ensemble, entendu !... Comment veux-tu que je t'oublie ! Oui... c'est vrai... mais ça fait longtemps. Allez, à tantôt, Marie-Lou... Marlène ? Quoi ? Tu as de la fièvre en plus ?

Sophie retint un « Merde ! Pas aujourd'hui, en plus de tout le reste ! » Le malaise de son hôtesse tombait bien mal. Elle domina son agacement et conclut l'entretien sur un ton empathique.

— Eh bien, repose-toi ma vieille, et fais-moi signe dès que tu iras mieux. On se débrouillera sans toi ce soir.

D'une main ferme, Sophie maintint sur sa hanche une planchette à pince. De l'autre, elle feuilleta les pages écornées remplies d'une impressionnante liste de « to-do », cocha une dizaine de points et y ajouta le remplacement de Marlène.

Tout contrôler, ne rien laisser au hasard, vérifier deux fois plutôt qu'une, s'entourer d'équipes compétentes, s'assurer de l'exécution des tâches à temps et, autant que faire

se peut, sans que personne ne ressente de pression indue, voilà l'essentiel de son travail. Son objectif? La perfection, rien de moins.

Fondatrice et directrice depuis onze ans de Gestion d'événements Richard, entreprise incorporée sous le nom de G.E.R., elle avait décroché le contrat d'un souper de levée de fonds destinés à la recherche sur le contrôle des algues bleues. Dans un peu plus de sept heures, les six cent cinquante convives, dont plusieurs personnalités des milieux politique et artistique, occuperaient toutes les places offertes à cinq cents dollars le couvert.

Des détonations en sourdine s'échappaient des cloueuses à air comprimé. Une demi-douzaine d'ouvriers s'affairaient à transformer une des salles de réception de l'hôtel *Les Cinq Printemps* en un jardin qu'il faudrait meubler et fleurir en début d'après-midi. Pour l'heure, Sophie ne voyait qu'un chantier où pièces de bois, mobilier hétéroclite et sacs de paillis s'entassaient pêle-mêle.

Sophie lorgna les lampadaires empilés dans un coin, puis se dirigea vers le directeur technique.

— Sont-ils tous fonctionnels, Sébastien?

— Tous. On vient de les tester, ne t'inquiète pas. On passe à la sonorisation de la salle. Ta chanteuse n'aura pas à se plaindre.

Le directeur artistique s'approcha d'eux.

— À quand la livraison des arbres et des fleurs, Christian?

— À quinze heures au plus tard.

— T'es certain d'avoir assez de paillis?

Christian haussa les yeux au ciel, puis lui rétorqua d'un ton qu'il voulait badin :

— Les sceptiques seront confondus, ma chère.

Sophie devina son exaspération et contint un sourire. Combien de fois l'avait-elle interrogé de la sorte depuis ce matin? D'ordinaire, son œil avisé ne la trompait pas. Enfin, ils seraient fixés sous peu.

Ses inquiétudes ne l'empêchaient pas d'imaginer avec bonheur la concrétisation de leur thème « La campagne à la ville » planifié par Christian, un as en la matière. Emporté par sa fougue habituelle, il lui avait d'abord fourni un plan du décor champêtre entraînant des coûts quinze fois plus élevés que le budget total de l'opération.

Une pénible mise au point l'avait ramené à la réalité. Non, elle ne bridait pas sa créativité. Seules des contraintes aussi terre à terre que les entrées d'argent obligeaient Christian à refaire ses devoirs. Ses derniers croquis justifiaient l'emballage de Sophie pour son directeur artistique.

Peu de gestionnaires de petites entreprises détenaient, comme elle, un MBA des Hautes Études commerciales, la première et la seule institution de gestion québécoise à figurer parmi les meilleures écoles internationales offrant ce programme. D'abord stagiaire à la Fédération des Caisses populaires Desjardins, Sophie y avait ensuite été embauchée, un avenir plein de promesses en vue. Elle avait tenu le coup cinq mois.

Des crises de psoriasis à répétition l'avaient obligée à consulter un médecin, puis une psychologue. Dès le premier rendez-vous, cette dernière lui avait demandé pourquoi elle avait complété une maîtrise en administration. D'une toute petite voix, qui l'avait elle-même étonnée, Sophie avait corrigé la question. « Pour qui, devrait-on dire ! » Une succession d'images avait défilé sous ses yeux plein de larmes. Enfant, elle rêvait de devenir chanteuse et d'évoluer sur toutes les grandes scènes du monde. « Irréaliste », avait tranché sa mère, une enseignante dévouée aux enfants du primaire. Puis, avec une douceur qui la vidait de toute volonté, elle avait ajouté : « Ma fille, tu as des résultats bien au-dessus de la moyenne en mathématiques, un talent rare ! Pourquoi ne pas l'exploiter ? » Son programme en administration, elle l'avait choisi pour plaire à sa maman bien-aimée, une évidence qu'elle ne s'était jamais avouée jusqu'alors.

De son côté, Patrick, son frère aîné, n'avait eu de cesse de contredire leur mère, de s'obstiner à un point tel que la maisonnée avait vécu dans un climat de tension quasi perpétuel, exacerbé par les fréquentes absences de leur père. Il suffisait que sa mère dise blanc pour que Patrick clame noir, qu'il émette une opinion pour qu'elle s'y oppose. Leur entêtement mutuel avait souvent attristé Sophie qui éprouvait encore un profond malaise face aux conflits, même si, avec le temps, elle avait appris à mieux les gérer.

Au beau milieu de sa thérapie, son ami Alexis avait réclamé son aide lors du lancement de disque d'un chanteur populaire. Elle y avait consacré tout son temps libre pendant deux semaines et avait découvert avec lui une passion pour l'organisation d'événements. Sans consulter qui que ce soit, elle avait abandonné son travail à la Fédé pour créer sa propre entreprise. Un vent de fraîcheur dans sa vie ultra-disciplinée. Fini le psoriasis.

À son grand étonnement, sa mère ne lui avait adressé aucun reproche. Il est vrai qu'elle avait été placée devant le fait accompli.

Les rapports toujours tendus entre son frère et leur mère n'empêchaient en rien Sophie d'entretenir avec chacun une relation harmonieuse. Malgré leur emploi du temps surchargé, Patrick et elle partageaient leurs préoccupations, professionnelles plus que personnelles, par courrier électronique, un moyen de compenser la rareté de leurs visites. Architecte chevronné, il avait étonné sa sœur en acquérant, dans Rosemont, un duplex sans personnalité. Le rez-de-chaussée abritait ses bureaux et le premier, son chez-soi, où il logeait depuis peu avec Odile, sa copine des dix dernières années. De la rue, personne ne soupçonnait la magnificence de son jardin aquatique bordé d'allées en gravier fin et de massifs fleuris, une oasis à deux pas d'une mer d'asphalte.

Au centre de la salle, le tas de pièces de bois baissait à vue d'œil. Les techniciens électrifiaient les portions de

jardin au fur et à mesure que les ouvriers s'attaquaient à la suivante. Sophie raffolait de cette frénésie qui les gagnait tous, juste avant l'événement. À trente-six ans, elle devait bien être l'aînée de toute cette bande de casquettes aux visières inversées, mis à part les employés de la construction et Christian, dont la quarantaine avait été récemment soulignée de manière spectaculaire par ses amis.

En moins de vingt-quatre heures, cette salle de réception standard se métamorphoserait en féerie et, avant le prochain lever du soleil, reprendrait son allure originelle. La direction de l'hôtel l'avait en effet informée qu'un déjeuner d'affaires se tiendrait ici même, tôt le lendemain matin. Le démontage s'avérait toujours la phase la plus lourde de l'opération. Comme d'habitude, une deuxième équipe s'en chargerait, mais Christian et elle devraient demeurer sur place jusqu'à la fin.

« Chaque chose en son temps, s'encouragea Sophie. Gère les problèmes, ne les vis pas par anticipation. »

Un miroir suspendu à un mur lambrissé refléta son image en mouvement. Autant elle se dénigrait avant sa thérapie, autant elle s'observait désormais avec une bienveillance complice. Elle s'accorda un clin d'œil. Son chignon décontracté mettait en valeur l'ovale de son visage. Bordés de longs cils – un cadeau de sa grand-mère paternelle –, ses yeux de jais n'avaient rien perdu de leur intensité, en dépit de sa courte nuit. Sa jupe ouverte à l'avant mettait en valeur ses jambes galbées. Son vélo lui servait bien. Une tache sombre sur le bras gauche retint son attention. Ce soir, elle dissimulerait ce bleu par un chemisier à manches longues.

Un éclair l'aveugla et la cloua sur place. Au même moment, son bras gauche se mit à trembler, incontrôlable. Puis, tout rentra dans l'ordre de manière aussi soudaine. Signe d'épuisement ? Sophie jeta un bref regard à la ronde. Ses collègues avaient-ils été témoins de son malaise ? Mais non ! Absorbés par leur besogne, ils ne lui prêtaient aucune

attention. Elle soupira, soulagée. Pour réussir dans ce métier, il fallait à tout prix personnifier la force et le contrôle de soi. Une intense lassitude la gagna.

Le lendemain, elle aurait dû se prélasser dans un hôtel de Mont-Tremblant et y admirer l'arrivée des couleurs de l'automne. Son plan n'avait pas tenu la route bien longtemps. Sarto Cummings, un de ses plus gros clients du West Island, l'avait sollicitée pour l'organisation d'un souper promotionnel planifié en hâte, lui faisant miroiter la tenue d'un colloque d'envergure l'automne prochain. De peur qu'il ne se tourne vers un compétiteur—et ils étaient légion—, elle avait accepté.

Christian et Sébastien discutaient ferme. Se querelaient-ils ? Sophie se joignit à eux.

— Ça va les gars ?

— Non ! Ça ne va pas, ça ne va pas du tout ! explosa Christian. Il est vrai que sur la maquette, les lampadaires n'étaient pas regroupés, mais regarde-moi ce bijou de coup d'œil. J'adore ce trio.

— Quel est le problème ? s'enquit Sophie.

— J'ai prévu du filage électrique pour des unités en enfilade, intervint Sébastien. Ces regroupements vont causer une surcharge. Je n'ai plus le temps de me procurer le matériel qu'il faut réserver d'avance. Il est là le problème. À moins que vous vous fichiez des pannes de courant pendant la réception ?

— N'y aurait-il pas moyen de trouver une solution qui satisfasse tout le monde ? reprit Sophie.

Après quelques minutes de discussion, il fut convenu, au grand dam de Christian, de respecter le plan initial. Le succès de la soirée primait toute autre considération.

Dans les heures précédant la tenue d'une telle activité, si l'on ajoutait la colère et la discorde à la pression déjà présente, on risquait le fiasco. Sophie devait faire preuve de diplomatie, négocier, sans faire siennes les tensions de son entourage, et déterminer sur-le-champ : « Qu'est-ce qui m'appartient ? Qu'est-ce qui leur appartient ? »

— Je m'absente. Bonne chance, les gars, trancha-t-elle. On se revoit dans quarante-cinq minutes.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'étonna Christian. Toi, Sophie Richard, tu abandonnes le chantier un jour d'événement ?

Elle se borna à répondre :

— Une amie me réclame.

Jamais, jusqu'à ce jour, elle ne s'était permis pareille liberté, mais hier, en soirée, Marie-Lou l'avait presque implorée de luncher avec elle, lui promettant de la libérer en moins de trois quarts d'heure. Sophie avait acquiescé, troublée par les inflexions de sa voix. Les deux amies avaient convenu de se rejoindre au restaurant vietnamien à proximité de l'hôtel. Ce devait être important pour que, en plus, elle la relance au téléphone.

Marie-Lou... un exemple d'équilibre, un conjoint qu'elle chérissait, deux beaux enfants... Qu'est-ce qui la tracassait à ce point ? Son nouvel emploi ?

Comment son infirmière préférée interpréterait-elle son dernier malaise ? Les deux amies auraient bien d'autres occasions d'en discuter. Non, Sophie tairait sa « petite attaque de stress » pour l'écouter, elle. De toute manière, Sophie connaissait la solution à son problème. En reportant son séjour à Mont-Tremblant, elle ne faisait que la différer. Son corps, dont elle prenait grand soin la plupart du temps, lui pardonnerait ses petits excès, cette fois encore.

Depuis l'enfance, une rare complicité liait les deux filles. Personne, excepté Marie-Lou, ne recueillait les confidences de Sophie qui, avec ses nombreux copains et copines, discutait volontiers de concepts et échangeait des avis sur tous les sujets, à condition de ne pas pénétrer son univers intime. Même ses amants ne franchissaient pas cette frontière. Sophie éprouvait un besoin maladif de protéger sa vulnérabilité, sauf avec Marie-Lou. De la rue, Sophie l'aperçut à une table, près de la vitrine. Le sourire de son amie détonnait avec la tristesse de son regard.

À peine assise, Sophie planta ses yeux dans les siens. Entre elles, pas question de louvoyer.

— Je suis inquiète. Qu'est-ce qui se passe avec toi ? Ou serait-ce avec Hugues ?

Marie-Lou ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

Le serveur déposa une théière, deux minuscules tasses de porcelaine et les menus au centre de la table. D'un commun accord, elles commandèrent le plat du jour.

— S'agit-il d'Émilie ou de ton espiègle de Cédrick ? Ton job te déçoit ? Ne me fais pas languir plus longtemps. Dis-moi !

Infirmière de profession, Marie-Lou avait troqué la salle des urgences du Centre hospitalier Maisonneuve-Rosemont contre une clinique de médecine familiale située à deux pas de chez elle. Son équilibre mental valait bien quelques dollars en moins. Ses patrons, un groupe d'omnipraticiens nouvellement formé, n'offraient ni les conditions salariales ni les avantages sociaux du centre hospitalier, mais l'atmosphère décontractée de la clinique, les horaires fixes en semaine et l'absence d'heures supplémentaires compensaient le manque à gagner.

— Tu n'y es pas du tout ! C'est moi qui m'inquiète de toi ! Pour être franche, je suis venue m'assurer que tu prendrais bien, dès demain, ces trois ou quatre jours de vacances dans le Nord.

Sophie s'adossa à la chaise et croisa les bras. Les interventions de Marie-Lou la saisissaient parfois, mais ne la heurtaient pas, au contraire ! Sa prévenance la touchait. Son amie adhérait à l'holisme et, même si cette approche lui apparaissait valable, Sophie la considérait utopique. Marie-Lou prônait l'équilibre entre les composantes physique, psychique, intellectuelle et spirituelle de l'être humain, entre vie personnelle, familiale et professionnelle.

Au moment où Sophie allait intervenir, son attention fut attirée par le regard insistant d'un homme assis à la

table voisine. Il se leva dès que leurs yeux se croisèrent et se dirigea vers elle.

« Beau bonhomme », l'évalua-t-elle du regard.

— Bonjour ! Comment vas-tu, Sophie ?

Sa familiarité l'embarrassa. Où l'avait-elle rencontré ? Non, il n'était ni de son club d'astronomes amateurs, ni de son groupe de marche. Peut-être à son centre d'entraînement ?

— On se connaît ? lança-t-elle, avec une pointe de malice.

Tout sourire, le beau mâle haussa les sourcils en direction de Marie-Lou. Devinant sa pensée, Sophie l'informa qu'elle n'avait rien à cacher à sa meilleure amie.

— Pas tellement... mais j'ai encore ton slip chez moi ! Je crois que je t'ai fait perdre la tête, ajouta-t-il avec un sourire entendu.

Médusée, Marie-Lou observait la scène, promenant son regard de l'un à l'autre.

Quant à Sophie, la mémoire lui revint d'un coup. Jean-Maxime ! Séduite par son gabarit, elle avait terminé une de ses soirées bien arrosées chez lui. Retenant un fou rire, elle réussit à articuler, tout en sortant de son sac papier et crayon :

— Tu crois ? Admettons que je n'avais pas toute ma tête ce soir-là... Rappelle-moi tes coordonnées. J'aimerais récupérer mon bien !

Dès qu'il eut regagné sa place, Marie-Lou demanda à mi-voix :

— Pas mal comme type. Combien pour celui-là ?

— Un petit quatre sur dix. Mais je suis peut-être responsable, en partie du moins, de sa piètre performance. Trop de vin, trop de bière. Tu parles ! J'y tiens à ma petite culotte ! Une Erès en plus !

Sans porter de jugement, Marie-Lou avait bien du mal à comprendre les relations intimes qu'entretenait son amie avec les hommes, où seuls la performance et les scores prévalaient. Hugues et elle vivaient toujours de beaux feux

d'artifices en dépit de leurs quinze années de vie commune. À ses yeux, le sentiment amoureux constituait une prémisses essentielle aux jeux sexuels. En ce domaine, elle se savait vieux jeu, ce qui ne l'empêchait pas de rigoler des nombreuses aventures, parfois rocambolesques, que prenait plaisir à lui décrire Sophie.

— Dis-moi, Sophie : et tes insomnies ?

— Mes insomnies sont le prix à payer pour un travail qui me comble. Que veux-tu ! Je planifie la nuit, moi. Parfois, je tourne en rond, je te le concède, mais il m'arrive aussi de trouver des solutions géniales sous les étoiles ! Pour une fois, je croyais que c'était à mon tour de t'aider !

— Que veux-tu dire ?

— Quand tu m'as proposé ce lunch, j'ai senti une urgence dans ta voix.

— Il y a urgence ! Tes symptômes ne me disent rien de bon. À mon avis, il est plus que temps que tu te reposes et que tu consultes. J'en ai connu des gens comme toi, en santé, performants, talentueux, et qui ne savent pas s'arrêter... oui, oui, je sais. Tu fais du vélo, tu vas au gym, tu t'alimentes bien, tu ne fumes plus... Mais depuis combien de temps n'as-tu pas décroché de ton passionnant travail ? Sophie, je t'en prie, écoute-moi... Hugues me racontait, pas plus tard qu'hier, que trois de ses confrères d'université, des cadres aux salaires plus qu'enviables, se sont retrouvés samedi soir dernier dans un luxueux chalet de Sainte-Agathe, tous trois sous antidépresseurs. Deux d'entre eux sont en congé de maladie et le troisième fait ses journées de peine et de misère. Jamais ils ne récupéreront leur énergie d'antan. Ça peut s'améliorer, bien sûr, mais ils demeureront toujours plus fragiles. Sophie, je t'en prie, arrête avant qu'il ne soit trop tard.

— C'est différent dans mon cas. N'oublie pas que mon travail m'amuse !

— Les trois gars dont je viens de te parler tenaient le même discours. Ta mémoire sélective ne devrait pas occulter

que ton travail si passionnant comporte des épisodes moins amusants... Pense à tes fournisseurs qui n'accordent pas la même importance que toi aux délais à respecter ou à la qualité de leurs services. Tu te souviens de ce chanteur rock qui t'a fait une crise de nerfs le jour du lancement de son CD, juste avant la conférence de presse, parce que l'ourlet de son pantalon était défait ? Pense à cet autre qui s'est présenté ivre mort, incapable de dire quoi que ce soit de cohérent aux journalistes venus en grand nombre pour la parution de son nouvel album, pense...

— En grand nombre, c'est vrai. Combien d'heures j'avais investi pour convaincre les gens de la presse d'assister à ce lancement, tu te rappelles ? Chanteur moyen, musique comme ci, comme ça, mais des textes ! À faire pâlir bien des poètes publiés. J'avais travaillé comme une folle... et il arrive soûl. T'as raison... Des histoires tristes ou cocasses, j'en aurais assez pour écrire un livre.

Sophie se leva et peina à retirer son veston qu'elle déposa sur le dossier de sa chaise. Marie-Lou s'exclama aussitôt :

— Mais qu'est-ce que tu t'es fait au bras ?

Sophie porta la main à son ecchymose.

— Je suis distraite ces temps-ci, j'entre en collision avec presque tous les cadres de porte... toujours du même côté, précisa-t-elle en riant.

— C'est la fatigue, c'est sûr... Comment occuperas-tu ce premier jour de congé, demain ?

L'arrivée du poulet citronnelle créa une diversion. Sophie se mura. Le cliquetis des baguettes meublait le silence. Après deux bouchées, Marie-Lou empoigna gentiment la main de son amie.

— Et cette fois, qui t'en empêche ?

— Cummings. Un contrat de dernière minute.

Marie-Lou hocha la tête. Sarto Cummings, il est vrai, pesait lourd dans la balance. Sophie s'était donné un mal fou pour convaincre ce client de lui confier la sortie de ses nouveaux produits.

— Loin de moi l'idée de te faire des reproches, mais...

Mobilisant toute sa force de persuasion, Sophie l'interrompit et lui proposa de but en blanc de partager une semaine de rêve dans le Sud, au cœur de la grisaille de novembre. Elle avait en poche deux forfaits, des « tout-inclus », cadeau de la firme d'un de ses fidèles clients.

— Hugues accepterait-il de garder les enfants une toute petite semaine ?

— Il acceptera... Mes patrons seront-ils aussi coopératifs ? Reste à voir. Mais si je peux t'accompagner, Sophie Richard, il sera hors de question que tu me fasses faux bond ! Et si je ne peux pas y aller, tu dois me promettre de mettre tout de même ton projet à exécution ! D'accord ?

Sophie tourna la tête d'un côté, puis de l'autre, étonnée.

— Sens-tu cette odeur ? On se croirait au bord d'une piscine hyper chlorée. Étrange ! En plein restaurant ! Tu sens ça ? répéta Sophie en inspirant de nouveau.

Marie-Lou imita son amie.

— Désolée, Sophie... Je ne respire que des odeurs de cuisine.

Au passage, Jean-Maxime salua les deux femmes et, l'air narquois, informa Sophie qu'il prendrait bien soin de son trésor en l'attendant. Tout sourire, il quitta le restaurant.



Le vétéran de l'équipe technique sonorisait la salle pendant que les deux débutants branchaient les lampadaires alignés de part et d'autre du parc linéaire délimité par des pièces de bois qui disparaîtraient bientôt sous un paillis de copeaux de cèdre. Sébastien suivait l'opération tout en blaguant avec Christian.

« Leur désaccord n'a pas fait long feu », nota Sophie avec soulagement. Elle se retira dans un bureau mis à sa

disposition par l'hôtel, vérifia sa liste de «to-do» et s'assura que toutes les étapes et les tâches de la soirée s'y trouvaient détaillées dans l'ordre d'exécution. Elle étala ensuite, côte à côte sur la table de travail, le plan de la salle avec les tables numérotées et la liste des invités qui avaient confirmé leur présence. La responsable de la soirée l'avait enjoint de séparer le plus possible Luce Lortie et Paul Sigman, de même que les représentants de la firme XCom et leurs rivaux des Entreprises Multi-Net. Leur attitude belliqueuse avait indisposé leurs voisins lors d'une récente activité. La table d'honneur réunirait, entre autres, l'exécutif du comité organisateur, le délégué du maire, la députée provinciale et son conjoint, le député fédéral et son ami, une belle brochette où aucun animateur n'aurait à mousser la conversation.

La plus jeune des cinq hôtes accueilleraient les invités, deux autres, installées à l'entrée de la salle, vérifieraient les présences et les deux dernières, dont Majelle, la chef de l'équipe, assigneraient une table à chacun. Oh! Marlène devait occuper ce poste avec Majelle! Bon, s'il lui était impossible de la remplacer, elle seconderait Majelle.

Sophie avait diminué de moitié son stress en s'adjoignant du personnel occasionnel plutôt que d'embaucher des employés réguliers qu'elle aurait eu l'obligation de rémunérer quel que soit le contexte financier. À ceux qui lui reprochaient de précariser les emplois, elle les mettait au défi de gérer sa firme. Les revenus, parfois spectaculaires, compensaient les périodes creuses où elle travaillait d'arrache-pied pour décrocher d'autres contrats.

Levée tôt, couchée aux petites heures, Sophie s'astreignait à un horaire d'enfer. En outre, son train de vie avait les allures de son tempérament: extravagant. Pourquoi se priverait-elle? Pas d'enfant, pas de mari, personne à sa charge, elle se gâtait: un condo dans le Vieux Montréal, la Porsche Boxster de l'année, une garde-robe où figuraient plusieurs modèles originaux de grands couturiers, des sauts

éclairs à Saint-Tropez, où elle retrouvait, ne serait-ce que trois jours, son monde glamour des discothèques ou de la plage Tahiti, peuplée d'artistes et de célébrités. Saint-Germain-des-Prés ne déménageait-il pas à Saint-Tropez tous les étés ? Ceux qui lui reprochaient sa destination *out* ignoraient certainement l'existence de son pied-à-terre, l'hôtel *Byblos*, dans l'avenue Paul-Signac. À lui seul, ce bijou valait le déplacement.

Les longs voyages lui manquaient, certes, mais pour rester compétitive, des choix s'imposaient, comme celui de se rendre disponible à tout moment. Voilà une formule qui avait fait ses preuves. Sept soirs sur sept, à moins d'exception, ou bien ses propres activités l'accaparaient ou bien elle acceptait les invitations de ses collègues. En ville, tous les endroits branchés connaissaient la pétillante Sophie Richard. Quelques-unes de ses rivales assumaient seules l'éducation de leurs enfants. Comment conciliaient-elles l'organisation d'événements et la vie de famille dans un tel contexte ? Mystère.

Quand l'envie d'avoir un bébé la prenait, elle « empruntait » Émilie et Cédrick. Les premières heures l'amenaient invariablement à regretter sa vie de célibataire et à envier Marie-Lou, tant les enfants se montraient mignons et coopératifs. Puis, la familiarité aidant, les petits anges se chamaillaient dès qu'elle avait le dos tourné. Elle se voyait alors inoculer un antidote miracle à son « désir de bébé », remède qui agissait au minimum trois ou quatre mois.

Une toux nerveuse capta son attention. Appuyé au cadre de la porte, Christian papillotait. Sophie soupira. Quelle calamité allait-il lui annoncer ? Elle l'observa sans mot dire.

- Les fleurs et les arbres en pots sont arrivés.
- Une bonne nouvelle ! Pourquoi cet air de catastrophe ?
- On manque de paillis. Je ne comprends pas ! J'avais tout calculé au centimètre près.

« La prochaine fois, sers-toi du mètre, tu risqueras moins de te tromper ! » pensa-t-elle, contenant son irritation à grand-peine. Elle faillit lui répéter, railleuse, sa réflexion du matin : « Les sceptiques seront confondus, ma chère ! »

À ce moment-ci, mieux valait taire ses sarcasmes. Elle réévaluerait tous les détails de l'activité lors du bilan. Pour l'instant, du contrôle.

Se voulant rassurante, elle suggéra :

— Tu as tout juste le temps d'en commander. Tâche de ne pas trop dépasser ton budget !

— Bien, c'est là le problème. J'ai déjà téléphoné à pas mal d'endroits, y compris chez notre fournisseur habituel, et ils sont en rupture de stock. À ce temps-ci de l'année...

— Allons sur la scène du crime, Christian. On se met en mode « solution », ça presse.

Le personnel de l'hôtel dressait les tables et disposait les couverts autour d'un bouquet de roses blanches. Aidé d'un technicien, Sébastien camouflait le filage sous le paillis de cèdre pendant que deux hommes s'activaient à y disposer des plants d'arbres et d'arbustes en pot. Leur prénom apparaissait sous le logo du pépiniériste cousu à leur chemise.

Deux îlots délimités par du bois dénudé juraient dans ce décor enchanteur. Du coin de l'œil, Sophie observa Christian.

Son vieux dicton l'aiderait-il à désamorcer sa propre colère et l'abattement de Christian ?

— À tout problème, il y a une solution...

Christian poursuivit par automatisme plus que par conviction :

— Et s'il n'y a pas de solution, c'est qu'il n'y a pas de problème... Mais, là, on a un problème !

Le blanc des fleurs d'hydrangée, des potentilles ou des brugmansias, de même que celui des roses *Iceberg* ou des hybrides de thé *Pascali*, contrastait avec le vert du feuillage. Les têtes des catalpas parasol *nana* dominaient

les caraganiers pleureurs, voisins d'une espèce d'arbre qui inclinait aussi ses branches vers le sol.

L'urgence de la situation ne muselait pas pour autant la curiosité de Sophie.

— Je n'ai jamais vu cet arbre auparavant ! s'exclama-t-elle. La forme des feuilles me rappelle un cœur tronqué. Qu'en penses-tu, Christian ?

Son intervention visait à désamorcer l'angoisse de son directeur artistique.

— Je l'ai choisi pour son originalité, mais j'ignore son nom, laissa-t-il tomber sans enthousiasme.

— C'est un ginkgo pleureur, intervint Georges, le plus âgé des deux jardiniers. L'origine de cet arbre remonte aux temps des dinosaures... Bon, voilà, messieurs dames, c'est terminé. Comme prévu, nous viendrons récupérer tout ça vers minuit.

— Je vous remercie, messieurs. Soyez à l'heure ! Notre travail dépend du vôtre.

Dès que les jardiniers furent hors de portée de voix, elle murmura à Christian :

— Ton décor mérite des félicitations. La lumière diffuse des lampadaires rehausse le monochrome des fleurs ; un enchantement, Christian, excepté ces îlots fautifs. Observe-les. Leur forme diffère du reste de l'aménagement et il me semble évident que si tu utilisais une autre sorte de paillis, tu ne gâcherais en rien ton œuvre.

— Sophie, avant de te parler de mon problème, je crois que j'ai téléphoné à tous les pépiniéristes, fleuristes et centres de jardin à dix kilomètres à la ronde. Rien, nulle part !

Pas de remontrance, surtout !

Un instant plus tard, elle s'écria :

— J'ai une idée !

Lors de sa dernière visite chez Patrick, elle avait vu au moins huit gros sacs d'écorces de cacao appuyés à la rampe de sa terrasse. Elle s'éloigna et composa le numéro du cellulaire de son frère.

Pourvu que ce ne soit pas sa boîte vocale ! Par chance, il décrocha à la première sonnerie. Comble de veine, vu qu'il avait été débordé ces derniers temps, son paillis était toujours en sacs.

— Ne t'en fais pas, petite sœur. J'arrive avec mon chargement !

Heureuse de cette bonne nouvelle, Sophie se hâta de rejoindre Christian.

Que se passait-il encore ? Christian se trémoussait comme un pantin affolé au centre d'une allée. Les bras en l'air, il hurlait sous les regards abasourdis du reste de l'équipe.

Horreur ! Des centaines de fourmis détalait des pots et envahissaient les allées. Christian s'échinait à les piétiner.

À deux heures de l'arrivée des invités, Sophie sentit monter un souffle de panique qu'elle s'empressa de réprimer.

— Sébastien, vite ! Au stationnement ! Rattrape les jardiniers ! Christian, je t'en prie, cesse de gesticuler et téléphone à un exterminateur. Avise-le de se présenter avec son équipe dans des véhicules et des uniformes banalisés. Pas question d'alimenter les ragots !

Par chance, les jardiniers étaient encore en train de ranger leur matériel. Ils revinrent tous au pas de course. Georges inspecta deux ou trois récipients, puis identifia les coupables : accrochés à l'endos du feuillage des rosiers hybrides de thé *Pascali*, une armée de pucerons servaient de nourriture aux fourmis, enfouies dans la terre pendant le voyage.

— Y'a qu'un seul moyen de s'en débarrasser : les noyer. Il nous faut des boyaux d'arrosage !

— Mais vous êtes fous ! Vous allez ruiner mon décor ! s'interposa Christian. Les exterminateurs arriveront bientôt. Ils utiliseront un produit sans odeur.

Se tournant vers Sophie, Georges expliqua :

— Des exterminateurs ? N'y pensez même pas. S'il fallait que des gens touchent à leur produit, même sans

odeur, vous pourriez les rendre malades. Il nous suffit d'utiliser des jets d'eau assez fort pour noyer les pucerons et les fourmis, mais pas trop pour ne pas abîmer les rosiers. Trouvez-moi des boyaux d'arrosage !

Sophie mobilisa tout son personnel, y compris Christian et Sébastien, et les mit sous les ordres de Georges. En un rien de temps, ils transportèrent les rosiers infestés dans le stationnement, pendant qu'elle réclamait des boyaux d'arrosage au concierge. La consternation du pauvre homme s'ajouta aux tourments de Sophie. Quelle journée !

« Contrôle ! Contrôle ! se répétait-elle au bord de la crise de larmes. Non ! Tout, mais pas ça ! » Elle prit une profonde inspiration et recouvra un semblant d'aplomb, juste à temps pour accueillir ses hôtes. Une fois les rôles de chacune précisés, Sophie se dirigea vers la sortie, côté cour. Pourvu que l'aspersion des pots soit efficace ! À la seule idée d'une colonne de fourmis déambulant dans une allée parmi les invités ou, pire, grimant à une table, elle en eut un haut-le-cœur.

Le bruit d'un chariot attira son attention. Patrick s'amenait enfin avec les sacs de paillis.

Un éclair fulgurant l'empêcha de lui retourner son salut de la main. Avec une affolante frénésie, son bras gauche se remit à trembler.

Elle s'effondra.